

Transcription du récit de la perquisition faite au domicile de G Marceteau le jour de son arrestation

Août et septembre 1943

Au début d'août, Gaston est ennuyé. Il ne veut pas nous le montrer mais il y a eu parmi leur groupe des arrestations sérieuses. Ils sont obligés de se passer les responsabilités plusieurs déjà ont fui plutôt que d'être pris. Les Boches qui cherchent toujours aidée des mauvais français car on peut dire que seuls ils ne peuvent rien trouver.

Nous conseillons à Gaston de partir. Il est 4 jours absent croyant que ça va se tasser. Son congé¹ fini il reprend son travail cependant des conventions sont passées entre nous au cas où il doit fuir. Il a de l'argent pas mal sur lui. Mais la Gestapo le guette, cela ne fait pas l'ombre d'un doute puisque le matin du 2 septembre 1943 en allant à son travail on l'arrête en route dans la rue.

Vers 10 heures on sonne. Ma fille et moi sommes occupées là-haut. Nos visiteurs ne nous donnent pas le temps de descendre ouvrir que cinq boches avaient déjà pénétré dans la cour. Deux restent en bas et trois montent les escaliers. Celui qui parle Français me dit : Madame nous venons d'arrêter votre fils et nous sommes obligés de faire chez vous une perquisition. Qui y a-t-il avec vous dans la maison ? et ne bougez plus, montrez-nous la chambre de votre fils.

Et à trois ils fouillent d'un bout à l'autre armoire, tiroirs et buffet, mais ils ne trouvent rien. Ils passent dans la seconde chambre, même chose, cabinet de toilette, ouvrent les armoires, fouillent le lit, les boîtes etc..

La troisième chambre est celle de ma fille. Ils regardent surtout des écritures qu'elle a sur sa table mais il n'y a toujours rien pour eux.

Pendant ce temps, nous conservons notre sang froid et tout notre courage, car nous pensions déjà qu'il nous en faudrait beaucoup.

Puis, de colère l'un d'eux se retourne et me dit : Madame, vous n'avez pas l'air surprise de l'arrestation de votre fils ! Mais je n'ai pas compris. La même recherche se poursuit en bas, on voit que dans le bas du buffet dans la salle à manger, ils recueillent quelques bouts de chocolat. Dans le bureau regardent les affaires de mon mari qui est au travail à presser du fourrage à Belleville sur Vie.

Tout ceci ne les intéressaient pas. Ils hurlaient ensemble comme des chiens perdant leur piste, puis c'est la cave, les servitudes, le grenier, le jardin le poulailler et c'est fini. Ils vont repartir avec la serviette de cuir de Gaston et quelques bouts de chocolat.

Ma fille et moi restions dans l'angoisse en pensant à notre petit prisonnier. Nous voulions aller chercher mon mari au travail.. nous nous demandions si les Boches ne seraient pas rendus avant nous.

Cependant ils n'ont rien trouvé ici de compromettant pour Gaston. Fort heureusement tous est bien caché.

Les jours qui suivent vont voir brûler un beau parachute.

Il y a des écritures cachées, etc. Nous acquittons un transport d'armes parachutées le 14 juillet 1943. Nous conserverons toujours notre secret. Nous savons d'avance que Gaston se laisserait maltraiter plutôt que de dévoiler.

¹ Voir la demande de congés du 15 au 22 août 43....

Pendant que dehors les gens causent, se demandent ce qui se passe, nous attendons mon mari à rentrer pour lui annoncer tout ce qui s'est passé. On a tellement parlé qu'il est tard dans la nuit, il faut nous reposer un peu. Pendant ce temps Gaston était encore tout près de nous à la prison ici puisqu'il a été transféré le lendemain, dirigé sur Poitiers à la prison de Pierre-Levée.

Deux jours se passent, et son père n'attend plus : il nous faut savoir ce qu'ils en ont fait.

Il se présente au bureau de la Gestapo, boulevard Aristide Briand. C'est l'agent même qui l'a arrêté qui le reçoit. D'un ton grave il dit à mon mari de quoi on l'inculpait : parachutage d'armes, intelligence avec l'ennemi et peut-être propagande. Le moins parler valait mieux.

Il demande si on peut lui envoyer du linge et des vivres. (C'est la Gestapo qui nous dit qu'il est à Poitiers). Pour l'instant nous ne devons envoyer que du linge. Par la poste nous envoyons nos premiers paquets.

Il nous fallait tout le courage nécessaire pour vivre notre vie et nous montrer dignes de lui.

Quelques jours se passent et ma fille doit rejoindre son poste à Paris vers le 20 septembre.

Ne pouvant plus tenir ici le 23 septembre jour de l'anniversaire des 20 ans de Gaston, je pars pour Poitiers emportant linge et vivres. Je m'adresse au 13 rue des Ecosais à Poitiers, qui était le bureau qui vous autorisait à vous présenter à la prison. Une brute s'amène et me dit : vous ne verrez pas votre fils mais vous pouvez lui porter du linge et un peu de vivres.

Je pars à la prison de Pierre-Levée. En général, on devait se présenter le 1^{er} et le 15 du mois. Donc cette journée il n'y avait presque personne. Je suis reçue par un planton qui devait prendre mon paquet et refermer la porte sur moi. Avec un peu d'audace, je demande à voir le chef qui causait parfaitement le français. Je lui exprime le désir d'avoir le linge sale de mon fils.

Il me fait attendre 15 minutes environ. Là devant de gros barreaux où on entend que le bruit de clés et verrous, un boche revient me remettre un petit paquet de linge dans un journal : une chemise garnie de piqûres de puces et très sale, caleçon, chaussettes. C'est ce qu'il portait au jour de son arrestation. Maintenant je n'ai qu'à repartir, je n'ai plus rien à prétendre. J'ai passé quelques minutes derrière ces gros barreaux, tout près de lui, jour anniversaire de ses vingt ans. Partout, des murs très hauts.

Dans le hall des paquets entassés, car, en ce moment, ils étaient nombreux les prisonniers de tout le Poitou.

La soirée s'achève et il faut revenir.

Mon mari m'attend, avide de savoir ce qui s'est passé. Je lui dis en arrivant que j'avais son linge. Nous étions heureux de voir qu'il n'était pas déchiré et nous pensions qu'il n'avait peut-être pas été trop maltraité, mais cela nous faisait mal.

Ainsi nous continuons notre vie pénible, car nous répétions toujours la même chose : que va-t-il se passer ?

Quelques jours se passent. Je prépare un nouveau voyage avec colis de vivres et linge fais le voyage avec Monsieur Mornet qui a eu le bonheur de voir le sien. Moi je n'ai encore rien vu.

Je me mets en relation avec les sœurs de l'Unions Chrétienne², cela va me permettre d'avoir quelqu'un sur place pour retirer son linge et le blanchir, car les voyages deviennent de plus en plus pénibles. On

² Voir l'échange de correspondance avec la Sœur Elisabeth

nous enlève tous nos moyens. Les gens se bousculent. Nous sommes de plus en plus nombreux dans tout le Poitou. Les arrestations se multiplient.

Et voici que nous recevons une lettre de Gaston datée du 1^{er} octobre. Elle porte des marques de douleur mais il a confiance en Dieu et dans la France immortelle. Il s'inquiète de tous.

On l'a ramené à La Roche en confrontation. Là par tous les moyens il a réussi à nous passer de ses nouvelles..

Son régime alimentaire s'améliore nous le suivons sur son chemin douloureux. Nous gardons toujours confiance et espérons bientôt le voir.

Ce n'est que le 19 novembre que nous avons pu le voir, mon mari et moi, quelques minutes. Moment tragique où nous devons refouler nous angoisse, et ne lui prodiguer que des paroles d'encouragement. On est braves, on ne pleure pas devant les Boches.

Après avoir parlé de toute la famille et des amis et quelques paroles sous-entendues, nous nous embrassons très fort et nous nous séparons pendant qu'il regagne ses camarades de cellule.

L'interprète fait rentrer une autre famille : on était nombreux cette journée.

Ce soir-là nous sommes obligés de rester à Poitiers. Pas de place en hôtel, nous passons la nuit sur des chaises en attendant 3 heures du matin le train de La Rochelle. Nous avons froid, nous étions fatigués mais contents de l'avoir enfin revu et l'espoir de le revoir encore.

Peu de temps après, nous recevions une lettre où il nous disait que notre visite lui avait fait du bien mais qu'il avait encore de mauvais jours à passer.

Dans le courant de décembre, je retourne à nouveau à Poitiers. Des bruits courent qu'ils vont partir, nous voulons y retourner encore. Plusieurs familles vont même rester plusieurs jours croyant les voir, mais en vain. Tout est secret, car il faut dire qu'aucun Français n'avait accès à la prison, même pas l'aumônier.

Et voici que vers le milieu de janvier 1944 ils sont partis vers Compiègne. Des familles se sont encore rendues sur les lieux inutile on ne peut rien voir.

Après un court séjour à Compiègne, c'était l'Allemagne : toutes les familles ont été en partie avisées du départ. On a supposé qu'il y avait eu des gendarmes français qui ont facilité la correspondance de nos prisonniers, par exemple, sur une même carte on parlait de plusieurs : plus tard, nous recevons une carte de Compiègne disant : Je pars, attendez nouvelle adresse pour écrire³.

Les pauvres. Ils partent pour le camp de Weimar.

De là, nous avons eu plusieurs lettres remplies de courage et de bon moral, au milieu de la douleur. On a envoyé beaucoup de colis qu'il recevait, plus ou moins régulièrement jusqu'en juillet 44 où nous avons eu sa dernière lettre⁴.

³ Voir la carte dont il est question

⁴ C'est à cette époque que le témoignage a été écrit.